

RÉFLEXIONS

LE FOND DES CHOSES ET LE SENS DE LA VIE

LA GRANDE ILLUSION

par Pierre Pelletier et Jean-Pierre Brunet
enseignants à l'Université du Québec à Montréal

Depuis quelques mois, Patrick, mon fils de 15 ans, donne des signes inquiétants de délinquance. Mon ex-mari, son père, m'a toujours dit que j'aurais dû arrêter de travailler quand Patrick est né. Il me répète que c'est moi qui ai fait de ce gentil garçon une source d'inquiétude pour nous tous. Je me défends, mais... C'est peut-être en effet mon désir d'indépendance, ma « carrière » qui sont responsables de l'égaré de Patrick. Ou peut-être mon divorce...

Par ce sombre matin d'automne, rien ne m'attire vers ma classe de 6^e où je retrouverai quelques élèves intéressants, mais où je devrai croiser les yeux de Martine, si tristes depuis la mort de sa mère, le regard inquiet de Paul, que son père aura peut-être battu encore une fois. Qu'y a-t-il donc dans l'air ? Est-ce moi la cause de toute cette lourdeur ? Suis-je en train de me brûler, comme ma collègue Nicole, qui est en dépression depuis un an ?

Quelle en est la cause ?

En fait, je ne peux faire mieux. La société ne croit plus en l'école. C'est ça la vraie cause de cette grisaille qu'est devenue l'école et qui pèse si lourd à certains jours. Chacun pense à son auto, à ses vacances, à ses fins de mois.

Qu'est-ce qui a bien pu causer cette décadence générale de la société, qui se traduit, à l'école, par le vandalisme, le manque d'intérêt et les yeux cernés d'à peu près tout le monde, aussi bien ceux des enfants que les miens et ceux du directeur ? Pourquoi faut-il que le Ministère nous accable constamment de nouvelles directives, de nouveaux programmes, de nouvelles évaluations, que la Commission nous change d'école, quand ça n'est pas de classe et de matière ? Ils nous prennent pour des ordinateurs. Ils nous programment, puis ils nous déprogramment, juste pour prouver qu'ils servent à quelque chose, qu'ils méritent qu'on les paye avec nos taxes.

L'image de Martine, de Paul, de Sylvie, me revient, fondue avec celle de mon fils Patrick et de son père. Paul, capable de défoncer le mur d'un coup de poing, mais toujours craintif. Tout cela à cause de son père. Sylvie, qui ne se rend peut-être pas compte de l'effet qu'elle a sur moi quand elle fait rire les autres en m'imitant. Tout cela, parce que, selon la psychologue, elle est « hystérique » et que sa mère ne s'en occupe pas... Et puis, il y a tous les autres qui ont l'air de s'endormir et de s'ennuyer, parce qu'ils passent leur vie devant la télévision et se couchent à des heures impossibles. Je ne peux pas faire grand-chose. « Tout se joue avant cinq ans ! » « Vous ne pouvez changer les parents. » Ni la société, ni le système, ni le directeur, ni moi d'ailleurs...

LA GRANDE ILLUSION

L'enseignante dont nous venons d'esquisser rapidement l'image est déprimée. Comment comprendre ce qu'elle ressent et éprouve ? Au cours des derniers mois, elle a, comme tout le monde, adapté à sa classe le nouveau programme de français, refait son mode d'évaluation. Elle a un groupe d'enfants de milieu un peu défavorisé, quelques enfants un peu mésadaptés. Mais on l'a dotée, depuis 20 ans, de tout ce qu'il faut pour régler ces quelques problèmes:

Les solutions

On a d'abord créé un ministère de l'Éducation, qui faisait sortir le Québec du Moyen-Âge et le faisait résolument entrer dans le monde moderne. On a ensuite débarrassé les enseignants de l'ancien programme en leur proposant un programme-cadre qui leur laissait une plus ample liberté. Voyant les imperfections de ce changement, on a doté les enseignants de nouveaux programmes qui, à n'en pas douter, leur facilitent la tâche.

En plus de leur proposer des programmes, on a sorti les enseignants de leur petite école isolée et on les a intégrés dans les polyvalentes. Dans certaines écoles, on a aussi décroisé le travail et proposé des aires ouvertes qui résolvent plus en profondeur le problème de l'isolement des enseignants et des enfants. Ceux-ci d'ailleurs ne faisaient plus de coupure néfaste entre leurs apprentissages, grâce aux classes multiprogrammes.

On a assez vite vu que, tous obligés de fréquenter l'école, certains enfants posaient des problèmes aux enseignants. Grâce à des professionnels en nombre accru, on les a d'abord identifiés puis regroupés dans des classes spéciales, rendant la vie plus simple pour tous. On a cependant découvert, après cette première expérience, que l'intégration fournirait une bien meilleure solution, chaque enseignant étant capable d'intégrer quelques enfants difficiles.

On avait, à vrai dire, doté les enseignants des moyens de faire face aux difficultés de leur métier. Chacun a pu profiter des sessions où il devenait clair qu'il faut écouter les enfants, ne pas être directif, ne pas les évaluer négativement. En respectant les possibilités de chaque enfant, on pouvait lui éviter l'échec. On a aussi récemment compris que chaque enfant doit viser l'excellence, savoir vivre la compétition stimulante : le Québec de l'avenir doit pouvoir compter sur la performance de chacun.

Outre ces changements à l'intérieur du système scolaire, les enseignants inventaient des solutions radicales à leurs problèmes personnels. Le divorce et la contraception ont rendu possible la liberté sexuelle et mis fin à l'oppression que l'Église exerçait en ce domaine, comme en bien d'autres. Le divorce et l'union libre ont permis des vies de couple plus décontractées, moins soumises aux poids des « engagements éternels ». C'est la même liberté que sont allés chercher ceux et celles qui se sont libérés de leurs vœux de religion.

Par ailleurs, les nouvelles thérapies ont permis à ceux qui voulaient travailler sur eux-mêmes de découvrir qu'en exprimant leurs émotions dans un groupe, ils réglaient les vieux conflits et les vieilles frustrations paralysantes, et qu'ils pouvaient réinterpréter la vie et le monde de façon positive. La vie est devenue plus légère, grâce à l'expression corporelle, à la méditation, à une alimentation saine. D'ailleurs ceux qui en sentaient le besoin ont pu trouver une religion nouvelle, plus dynamique, plus authentique que celle de leurs parents, qui s'avérait complètement dépassée.

* * * * *

Le drame de l'enseignante que nous présentions tout à l'heure, c'est que, dans ce branle-bas de transformations, elle s'est laissée prendre dans un piège. Elle l'a fait en toute bonne foi, voire avec générosité, de concert avec des milliers d'autres enseignants, et fortement influencée par les modes, par les commissions scolaires et le Ministère de l'Éducation. Ressentant un malaise, éprouvant un besoin de mise à jour, dans sa vie, dans la société, à l'école, elle a cherché la cause, de préférence unique, de ce malaise. À cette cause unique (le mariage, la condition de la femme, les programmes scolaires, l'architecture des écoles, l'évaluation...), elle a trouvé une solution unique, qui devait tout résoudre, pour tout le monde, très vite, instantanément. Cette solution n'a pas marché comme elle l'espérait. Elle en a cherché une autre. Puis une autre. Aujourd'hui, elle est déprimée. On la comprend.

La mauvaise cause ?

Quand on est en présence d'un malaise, d'une difficulté, il est normal qu'on en cherche la cause.

La recherche des causes est une des manifestations principales de l'intelligence de l'homme. On a besoin de comprendre « par les causes », et de préférence par **une** cause. C'est certes en connaissant la cause de certains maux qu'on peut les éliminer.

Pour les chercheurs spécialisés, la démarche est simple. Selon leur discipline, à partir de leurs postulats et de leurs théories, les sociologues prouvent, non sans raison, que la cause de tous nos maux est sociologique. Les psychologues prouvent que la cause est psychologique. Chacun peut ainsi y aller de sa cause : économique, administrative, architecturale, morale, psychologique, religieuse. Quand on aura fait disparaître cette « cause », tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Pour le praticien qui doit faire face aux problèmes concrets, traiter avec les « vrais enfants », du « vrai monde », œuvrer quotidiennement dans un milieu problématique comme le milieu scolaire, tout n'est pas si simple. Les affirmations théoriques où chacun tire la couverture de son côté, les énoncés et les « conclusions » concernant la « cause » sont souvent enthousiasmantes. Plusieurs s'y engagent d'ailleurs volontiers comme dans une croisade. Pour la plupart, cependant, une fois passés les moments d'euphorie, ces solutions « simples » sont des sources de confusion, de découragement et de culpabilité : ça n'a pas marché comme ça devait, et c'est à cause de moi, ou bien c'est parce qu'il n'y a pas de solution.

Cette recherche de « la cause » relève pourtant d'une façon théologique de penser et d'agir, héritée sans doute de notre récent passé médiéval. Selon ce mode de pensée, en effet, on cherche la cause première de tous les phénomènes dont

on finit toujours par affirmer, dans la tradition judéo-chrétienne, qu'elle est unique.

La mauvaise solution ?

Si la cause est unique et extérieure, il est assez logique que la solution soit unique et extérieure.

Pour certains, c'est la famille, la société, la télévision, la civilisation de l'image et de l'ordinateur... On n'y peut rien. Il n'y a rien à faire. Attendons que ça change. C'est la résignation, la nostalgie des temps révolus à tout jamais, ou alors, l'élaboration de quelque utopie

Il y a certes des moteurs en panne qu'on remet subitement en marche avec le bon tournevis ou la bonne pièce. Il y a certes aussi des rencontres qui illuminent, des amours qui changent nos vies, des décisions qui font que tout se met à fonctionner... Peu attentifs à ces merveilles quotidiennes de la vie, nous sommes séduits par les solutions-miracles.

scientifico-religieuse ou mystique, d'une société nouvelle sur le point de naître et dont les signes annonceurs ne manquent pas.

Certains, plus réalistes, ont estimé que c'est au système scolaire qu'il fallait appliquer cette solution : un nouveau costume, un nouvel édifice, un nouveau directeur, un nouveau ministre, un nouveau programme... Qu'« on » nomme ou qu'« on » élise quelqu'un de nouveau, qu'« on » édicte une nouvelle loi, et la face de l'éducation sera entièrement renouvelée. Au Québec, on est allé fort loin en ce sens d'allure messianique : constatant, contrairement à ce que disaient

Duplessis et les évêques du temps, que le système scolaire n'était pas le meilleur au monde, nous avons décrété qu'il était mauvais. Il fallait le rejeter et partir à zéro. Une cause. Une solution. Un départ à zéro. Et voilà.

À tout cet arsenal de la causalité magique, il ne manquait qu'un aspect, dont on a discrètement rêvé : que les résultats soient immédiats, que la solution soit instantanée. Comme les transformations des « snapping therapies » américaines, comme les conversions des nouvelles sectes.

L'illusion

Rien pourtant, dans notre expérience, ne nous permet de penser qu'il puisse en être ainsi. Il y a certes des moteurs en panne qu'on remet subitement en marche avec le bon tournevis ou en changeant la bonne pièce. Il y a certes aussi, dans la vie, des rencontres qui illuminent, des amours qui changent nos vies, des décisions qui font que tout se met à fonctionner. Ces rencontres, ces amours et ces décisions sont en fait celles qui nous donnent le courage et l'inspiration pour reprendre chaque jour le collier, faire chaque jour les mêmes choses, comme nous l'avons décidé.

Peu attentifs à ces merveilles quotidiennes de la vie, nous sommes séduits par les solutions-miracles. Nous semblons croire alors que nous ne serons plus, demain, ni nous, ni les enfants, des animaux qui doivent boire et manger, qui ont besoin d'air et d'espace, qui se couchent et se lèvent, qui doivent se laver et dormir, chanter et pleurer. Des êtres dont la vie, en somme, se déroule dans l'espace et le temps, au rythme des jours et des nuits, et dont la croissance prend normalement un certain temps.

Plutôt qu'au rythme de la vie, n'avons-nous pas trop cru aux miracles des pédagogies nouvelles,

LA GRANDE ILLUSION

comme à autant de solutions uniques, immédiates, infaillibles ? Miracles de la non-directivité, succès sans précédents de l'écoute active, résultats infaillibles de la réalité-thérapie qui promet des « écoles sans déchets » ? Miracles du conditionnement opérant, de l'évaluation formative, de l'enseignement informatisé, miracles des aires ouvertes, des écoles alternatives...

Aux messies habituellement étrangers qui nous apportaient tant de solutions uniques, définitives et universelles, se sont joints les jeunes cadres et professionnels des gouvernements qui, souvent pour répondre à notre demande, venaient tout changer : programme-cadres, nouveaux programmes, opération 55, intégration des commissions scolaires, clientèles spéciales, enfance inadaptée, intégration des élèves en difficulté, perfectionnement des maîtres...

Chacun de ces changements, chacun de ces nouveaux modes d'enseigner et de vivre, répondait bien souvent à un problème réel, convenait mieux à tel ou tel enseignant, à tels ou tels enfants. On s'ouvrait au monde et on faisait l'expérience qu'il y a bien des façons de penser et d'agir, et qu'aucune situation ne peut prétendre à la permanence. On peut même plaindre ceux qui n'ont pas joué le jeu, qui ont subi passivement ces vagues folles mais souvent excitantes de changements.

...ne faudrait-il pas devenir plus modeste et réapprendre simplement à bêcher son jardin... ?

Ce qu'on peut mettre en question, néanmoins, c'est la façon dont ces changements se sont présentés et justifiés : comme des solutions uniques, universelles, souvent immédiates, à tous les maux. Très souvent, en effet, leurs promoteurs nous ont invités à partir de zéro, à faire table rase et à nous engager avec une foi aveugle, dans ce que serait un paradis, sans déchets, sans échecs, sans perdants, sans peine. Il aurait fallu nous couper de nos racines, inscrites dans nos façons de penser et d'agir, dans nos fantasmes et jusque dans nos gènes, pour résoudre un problème, qui, en fait, était aussi complexe que la vie elle-même, grâce à une solution instantanée et unique, alors qu'elle peut être aussi diversifiée que les climats, les talents et les génies. Plutôt que de prendre le train en marche, comme le fait chacun avec sa culture, on avait inventé la seule façon de marcher.

Plutôt que des solutions, on a créé une illusion.

Le pouvoir ordinaire

Après cette grande aventure, qui ne manqua pas de charme, ne faudrait-il pas devenir plus modeste et réapprendre simplement à bêcher son jardin, avec toute la confiance que cela suppose en soi-même et dans la vie ?

Cette invitation à la modestie des jours et des saisons peut avoir des odeurs de désenchantement, évoquer le conservatisme, qui est dans l'air ces temps-ci. N'est-ce pas revenir à la routine, qui tue elle aussi, plus pernicieusement peut-être que la grande illusion toujours renaissante ?

Observer quotidiennement comment je fonctionne avec la direction et avec mes collègues, comment réagissent les enfants à mon égard et entre eux. Jauger ce qu'ils attendent de mon pouvoir et de mon amour. Voir ce que peut leur apporter l'école, dans la violence et la froideur qu'ils vivent parfois à la maison ou voient à la télévision. Interpréter, avec des instruments adéquats, leurs difficultés d'apprentissage et de comportement. Intervenir intelligemment. Tout ce travail qui est celui de l'enseignant, devient de la routine, mortifiante en effet, si c'est bâclé, mal fait, sans confiance en mes talents et en mon intelligence, en leurs talents et en leurs possibilités. Cela devient de la routine, si ce quotidien est accompli sans vision. Une vision, par exemple, de la paix possible entre les hommes. De l'accès pour chacun à la connaissance et à la liberté.

À la différence de l'illusion, on sait cependant très lucidement, qu'elle ne se réalisera jamais.

Certainement pas demain matin.

On sera peut-être alors dans l'ordinaire, mais pas dans le banal. Il n'est certes pas banal, en effet, pour un enfant, de faire l'expérience quotidienne d'une société qui fonctionne avec un certain ordre et une certaine paix, sans pour autant être oppressive. Il n'est pas banal de faire quotidiennement l'expérience du plaisir d'apprendre et de savoir, de créer, de respecter les autres, même si, dans certains cas, le milieu familial inciterait plutôt à croire que le plaisir ne se trouve que dans le conformisme, la paresse ou la violence. Il n'est pas banal pour un enfant de côtoyer quotidiennement, serait-ce avec une indifférence provocante, les adultes qui incarnent des valeurs de responsabilité, de savoir et de générosité, même si personne, dans son système relationnel, ne valorise ces dimensions de la vie. Quelque part, l'identification qu'il fera avec ses maîtres s'intégrera à ce système que l'on appelle sa personnalité.

On a beaucoup insisté, il y a quelques années, sur l'importance de voir la dynamique de la classe et d'y repérer le leader, le bouc émissaire, les récalcitrants, les isolés, les « suiveux ». L'utilité de ces observations n'a pas été évidente pour tous. Elles peuvent pourtant être fort utiles, si elles servent à voir comment chacun de ces types d'élèves fonctionne et « cause » la bonne ou mauvaise marche de la classe. Le maître peut utiliser cette dynamique naturelle pour que, les divers éléments du groupe étant ce qu'ils sont, la classe corresponde à la vision de l'enseignant, qui, dans ce réseau de causes qu'est une classe, joue un rôle de première importance, s'il veut bien prendre ses responsabilités et exercer dûment son pouvoir.

Ce pouvoir du maître réside, cela est certain, dans la connaissance qu'il a acquise de lui-même, de ses talents et de ses faiblesses. Il réside aussi dans sa connaissance de diverses techniques et stratégies pédagogiques. Mais, ceci étant acquis, ce pouvoir se déploie, quotidiennement, dans le fait d'observer ce qui se passe en classe, de l'interpréter adéquatement, selon des catégories qui ne soient ni des jugements moralisants, ni des étiquetages hâtifs. Fort de cette compréhension, sans cesse mise à jour, l'enseignant comprend son groupe et agit tout naturellement, même si cela n'est pas toujours clair, de façon à actualiser sa vision de ce que doit être une classe pour être bénéfique aux enfants, à l'école, à la société.

Cette façon pour l'enseignant de prendre conscience de son importance comme agent de transformation culturelle et sociale, de faire très bien son travail, en réfléchissant de façon critique à ce qu'il fait, ne nous semble ni héroïque ni idéaliste. Elle est exigeante. Elle exige que l'enseignant ait une grande confiance en lui-même et dans les enfants. Qu'il ait une claire conscience de son pouvoir et de son goût de jouer le jeu. Du fait que la solution, elle se trouve en lui-même, dans ses rapports judicieux avec le système, dont on peut souhaiter qu'il soit le meilleur possible. Du fait que la solution n'est ni unique, ni universelle, ni instantanée. Ni, croyons-nous, illusoire, si elle est quotidienne. Disons plutôt qu'elle est vivante. ■